
Quête individuelle, mémoire collective et
imaginaire social chez Amin Maalouf et
Jean-Marie Gustave Kouna
Université de Yaoundé I (Cameroun)

S'il y a une chose qui peut établir un lien entre Amin Maalouf et Jean-Marie Gustave Le Clézio, du point de vue de leur écriture, c'est qu'ils sont tous deux des écrivains de la mémoire. Toutefois, celle du premier est fictive-historique et celle du second est mythobiographique. En rapport avec Le Clézio, cette perception est évoquée par Françoise Gillet (2006 : 21) : « Le mythe personnel croise le mythe familial, l'exilé et le complexe d'héritier ». Quant à Maalouf, c'est cet auteur même (2006 : 24) qui justifie son écriture :

Mon but n'étant pas [...] de retrouver en moi-même une quelconque appartenance "essentielle" dans laquelle je pourrais me reconnaître, c'est l'attitude inverse que j'adopte : je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand lien qui m'attache au monde. Je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun.

Pour ces raisons, leurs textes se situent dans le sillage du roman familial contemporain et du roman historique. Pour le premier, Dominique Viart (1999 : 21) indique que « le sujet cherche à reconstruire l'Histoire dont il est issu, afin sans doute de mieux comprendre sa propre situation ». Quant à Maalouf, si son texte traite d'une problématique familiale, il est davantage l'exposition d'une quête sociale et historique. Autant dire que ces deux écrivains représentent certes des quêtes plus personnelles, mais ils ne sont pas insensibles au contexte social. De la sorte, leur écriture renégocie le lien entre l'individuel et le collectif afin de fonder un nouvel imaginaire social et historique.

fait, peut-être, de la proximité de leur condition d'êtres atypiques, mais surtout du fait des qualités qu'il reconnaît à l'adolescent : sa soif de connaissance et sa frustration devant l'immobilisme de ceux qui gouvernent son village. Il amène ainsi Tanios, petit à petit, à évoluer en dehors des limites géographiques et à envisager une existence autre et ailleurs.

Les deux romans représentent également une structure de quête fondée sur des défis personnels : triompher de la crainte du rocher et percer le mythe des grandes villes blanches.

Le narrateur dans [] indique dès le début de son aventure que celle-ci naît de l'interdiction formulée par son grand-père de ne jamais monter s'asseoir sur l'un des rochers qui entourent son village. Ce rocher était le seul à porter un nom d'homme, « le Rocher de Tanios » et donnait « l'aspect d'un siège majestueux, creusé et comme usé à l'emplacement des fesses, avec un dossier haut et droit s'abaissant de chaque côté en manière d'accoudoir » ([] 9). Manifestement, ce lieu est attrayant mais il lui était également attaché une croyance qui présageait le malheur de quiconque s'en approcherait. Le narrateur construit donc son récit comme une épreuve personnelle consistant à percer le mystère de ce rocher et à triompher de la « crainte superstitieuse » ([]) associée au contact de ce lieu.

Le cheminement de Lalla est bâti pour sa part sur une double fascination : celle du passé mythique de ses ancêtres – les hommes bleus du désert – et celle des villes blanches que représentent les histoires de Naman le pêcheur. Si elle a pu, d'une certaine manière, démystifier son passé ancestral à travers notamment les visions d'Es-Ser – le Secret – qui renvoie aux [] (b)-1(l)6(a)1-52trés

(sans limite) pour eux (, 439) : « Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau ».

Les deux romans dévoilent aussi des parcours d'enquête. Si ceux-ci ne prennent totalement pas la forme de l'enquête policière, ils n'en dégagent pas moins des allusions. De manière générale, les deux intrigues s'organisent autour de puzzles dont le narrateur et le lecteur sont appelés à rassembler les éléments. D'une part, les objets des enquêtes – à savoir percer l'énigme du rocher de Tanios afin de triompher de la crainte qui est attachée à son contact, et dévoiler le mystère des villes blanches – sont déterminés au terme d'un parcours qui conduit les narrateurs et leur lecteur dans le témoignage, le relevé d'indices. Ces deux objets fonctionnent par ailleurs comme des crimes qui sont au centre des deux enquêtes, puis.

d'une part, et sur le statut d'immigré que prend Lalla à un moment, d'autre part.

Le désert est généralement connoté négativement. Il symbolise l'aridité, la solitude, la pauvreté, le dénuement, voire la misère, l'absence de vie en somme (, 1992). On pourrait étendre ces qualificatifs à la condition d'immigré, selon une certaine catégorisation. Cependant, le roman de Le Clézio sublime à la fois les peuples du désert et les immigrés. En campant les hommes bleus du désert, le narrateur les situe dans la confrontation avec l'espace désertique qui leur est hostile ; de même, il montre comment ils ont été au contact du colon, qui les a décimés et les a repoussés dans le désert, les condamnant de fait à une mort presque certaine. Pourtant, ce peuple affronte l'adversité avec dignité, en se comportant comme s'il était hors du temps. Même son parcours dans le désert est sublimé à telle enseigne qu'il prend des allures d'errance : « C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisait vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit » (9).

Les hommes bleus ne sont donc pas en quête d'un espace physique :

Les hommes savaient bien que le désert ne voulait pas d'eux : alors ils marchaient sans s'arrêter, sur les chemins que d'autres pieds avaient déjà parcourus, pour trouver autre chose [...]. / Mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance (13-14).

Ce sont ces lois des hommes que Lalla défie lors de son immigration en France. Elle y mène une existence hors du commun des immigrés. Devenue une cover-girl célèbre, elle ne s'attache pourtant pas aux biens matériels que cette situation lui procure. Car, pour elle, tout cela n'est qu'artifice et mensonge.

Le Clézio décrit par là une facette des marginaux, dont on peut croire, , qu'ils n'ont pas d'histoire, pourtant ils écrivent une histoire qui est leur propre émanation. Comme Maalouf, il retourne les stéréotypes et déconstruit les clichés liés aux peuples du désert et aux immigrés qui, sous sa plume, se créent plutôt, agissent et ne sont plus agis. Dans ces conditions, les deux auteurs recomposent la mémoire collective des peuples, de même qu'ils aident à les redécouvrir. Sans volonté de rechercher la vérité objective, les deux textes amènent plutôt à une interrogation nouvelle sur des civilisations oubliées, sur des peuples que l'histoire officielle tend souvent à manipuler.

mémoire : Maalouf et Le Clézio y projettent plutôt un autre monde, un autre principe social.

À travers les différents parcours des personnages comme dans la mise en perspective de la mémoire collective, Maalouf et Le Clézio représentent chacun deux mondes sans les opposer. La rencontre de deux mondes se situe donc dans une perspective interculturelle, telle que

n dm i s e

Dans leur mise en perspective de l'individuel et du collectif, Amin Maalouf et Jean-Marie Gustave Le Clézio renégocient le rapport de l'individu à son groupe. Cette renégociation a pour fonction de déconstruire les atavismes et de postuler un monde de rencontre et d'extension vers l'autre. Par le biais de parcours de personnages, leurs récits ont pu révéler le groupe et ont recomposé des histoires parfois biaisées. Dans le même temps, les deux romans dévoilent l'autre côté de l'histoire, l'autre côté de la vision du monde. D'un rapport de tension avec la société, à l'origine, notamment du fait de leur naissance illégitime, Tanios et Lalla ont effectué des quêtes identitaires qui ont à la fois permis leur propre réhabilitation mais aussi celle du groupe. Par la recomposition de l'histoire du groupe, Le Clézio et Maalouf proposent une autre vision des mondes ancestraux à l'intention du monde contemporain. Bien qu'ayant fondé leurs récits sur un schéma binaire – Maghreb / Europe ; Machrek / Europe –, et malgré le parfum d'exotisme qui recouvre le roman de Le Clézio, il n'en demeure pas moins vrai que ces deux auteurs postulent une autre exploration des cultures, des peuples et des liens qui les unissent.

Ouvrages cités

- ASGARALLY, Issa. 2011. Enjeux de l'interculturalité. Paris, Éditions Complicités, 25-39.
- BEKRI, Sadia. 2008. Synergies Algérie, 39-46.
- BORGOMANO, Madeleine. 1992. Paris : Bertrand-Lacoste, coll. « Parcours de lecture ».
- DAKROUB, Fida. 2012. Les Cahiers du GRELCEF, 177-195.
- GUISSARD, Lucien. 1990. Communication à la séance mensuelle. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. Bruxelles. Disponible sur : www.arllfb.be (consulté le 23 novembre 2013).
- HALBWACHS, Maurice. 1950. Collection « Les classiques des sciences sociales ». Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html. En ligne le 20 mai 2014.
- LE CLEZIO. 1980. Paris : Gallimard.
- MAALOUF, Amin. 1993. Paris : Grasset.
- . 2006 [Grasset et Fasquelle, 2003]. Paris : Le livre de poche.
- RICŒUR